

# LE PIANO

De Georges Courteline

Extrait de *l'Ami des Lois*. Texte établi par Libre Théâtre à partir de l'édition d'Albin Michel de 1904 (Gallica, ark:/12148/bpt6k66123k)

## LA BRIGE.

J'avais emménagé rue de Douai depuis une huitaine de jours, quand le bonhomme qui m'avait loué un piano me tomba sur le poil comme un coup de bâton, flanqué de deux déménageurs aux maillots rayés blanc et bleu d'où ressortaient de formidables biceps aussi gros que des traversins et gonflés comme des boudins blancs.

L'homme n'eut qu'un mot

- Mon piano ?...

Après quoi, ayant aperçu la nappe lumineuse que reflétait l'instrument en une encoignure de la pièce :

- J'arrive à temps ! soupira-t-il soulagé, en séchant de son bras sur son front la sueur d'angoisse qui y perlait. Oh ! La ! vous autres, enlevez-moi ça !

J'étais stupéfait.

Je demandai :

- Est-ce que ça vous prend souvent ?

Mais comme il demeurait sourd à mon interrogation, fouettant le zèle des déménageurs, leur criant « Hardi, là ! hardi Soulevez-le par les poignées ! » et disant qu'il avait apporté une corde

- En vérité, je ne vous comprends pas, déclarai-je. Je vous ai loué, il y a un an ce piano, à raison de quinze francs par mois, que je vous ai payés avec ponctualité. Le respect que j'ai toujours eu de la propriété des autres m'a fait lui prodiguer des soins pour ainsi dire maternels : jamais une autre main que la mienne n'en a passé les dorures à l'eau de cuivre, n'en a frotté le palissandre à l'encaustique japonais. Sans doute s'il m'eût appartenu, je m'en fusse moins mis en peine.

Quelle mouche vous a donc piqué ? Quelle fureur s'est emparée de vous ? Pourquoi me priver de ce meuble dont je vous paie la location, que j'entretiens en bon état et dont je me sers pour jouer des airs qui me distraient quand je m'embête ?

Il répondit

- Vous ne deviez point déménager sans mon autorisation expresse, car je ne loue point de piano sans que le concierge du locataire n'appose d'abord sa signature au bas de l'acte de location. C'est pour moi une garantie indispensable. Or vous avez quitté votre ancien domicile pour en venir occuper un nouveau. A cette heure, je suis dans vos mains : il vous est loisible de dire, que *mon* piano est à vous et de vous l'offrir si le cœur vous en dit. Je ne vous connais pas, après tout. Est-ce

que je sais jusqu'à quel point vous n'êtes pas un malhonnête homme ? Qui me prouve que vous payez vos dettes, si ce n'est contraint et forcé ? Qui me dit que vous n'avez pas des traites en souffrance chez les huissiers du voisinage et que vous ne serez pas saisi demain, vous, vos frusques et votre mobilier... dont *mon piano* fait à présent partie ? D'ailleurs ce n'est pas tout ça ; vous me l'allez rendre à l'instant même, ou j'envoie chercher les agents et je dépose une plainte en abus de confiance entre les mains du procureur de la République.

Tout en discourant de la sorte, le loueur de piano me foudroyait de ses regards, des regards noirs, chargés de haine. Que j'eusse pris de satisfaction à casser sa sale gueule ! Seulement, voilà, je suis un homme d'intérieur, je me complais à l'intimité du chez moi et j'aime charmer la longueur des mornes soirées de l'hiver en jouant au piano le *Petit Suisse*, *Mon Rocher de Saint-Malo* et l'air charmant de Loïsa Puget :

Un coup d'piéton !

Moi j'm'en fiche

Y faut que j'liche !

La perspective d'une dépossession cruelle me troublant plus que je ne saurais dire, je ravalai le flot indigné que je sentais me prendre à la gorge.

-Voilà, bien des histoires, dis-je. Au reste, puisque ma parole ne vous semble pas une garantie suffisante, je vais envoyer ma domestique prier le concierge de venir parapher de sa griffe le contrat de location du...

Ouat ! Je n'eus point le temps d'achever.

- Inutile ! Braillait mon interlocuteur. Je me moque de votre concierge. Je veux mon piano, voilà tout. Oh hisse ! Les déménageurs ! Enlevez-le avec précaution ! Un peu d'huile de bras, s'il vous plaît !

C'était à la fois le plus féroce et le plus perspicace des hommes : si bien qu'ayant lu dans mes yeux mes secrètes inquiétudes, il n'hésitait point un seul instant à sacrifier sa rapacité au au plaisir de me faire du chagrin en me privant d'une distraction qu'il devinait m'être précieuse. Crapule, va ! -Il finit cependant par céder... non sans avoir exigé une augmentation mensuelle de huit francs sur le prix de location de la misérable épinette dont il me laissait la jouissance. Encore feignit-il d'en user avec beaucoup de grandeur d'âme.

Le différend tranché, je hélai par-dessus la rampe le concierge Arnoult. qui monta et je lui expliquai ma requête. Absurde à l'égal d'un sophisme, aussi bête qu'un troupeau de cochons et plus bouché à soi tout seul que cent flacons d'éther bouchés à l'émeri, le concierge ne comprit pas ; mais pressentant que j'en appelais à sa bonne grâce, il n'eut pas une hésitation.

Simplement :

- Non ! déclara-t-il, je ne ferai pas ce que vous me demandez.

Pourquoi ne le voulut-il pas faire ? Mon Dieu, pour rien ! Pour le plaisir ! pour la seule et unique raison que je souhaitais qu'il le fit.

En vain, j'insistai :

- Je vous prie, signez cet acte, monsieur Arnoult ! Quel avantage trouvez-vous à ne pas me rendre ce petit service ?

- Point ! hurlait Arnoult. Point ! Point ! Point ! Ce piano fait partie de l'ameublement qui me répond de votre solvabilité et je ne le laisserai pas sortir. Sais-je si vous paierez votre terme, quand je vous présenterai la quittance ?

- Et ma salle à manger ?

-Je m'en fiche !

-Et ma garniture de cheminée, d'une valeur de douze cents francs ?

- Je me fiche de votre garniture !

- Et ma bibliothèque de poirier noirci, que j'ai payée deux cents louis ?

- Je me fiche de votre bibliothèque. Le piano ne sortira pas voilà tout ce que j'ai à vous dire.

Ainsi parla Arnoult le concierge, et brusquement mes yeux s'ouvrirent à la réalité des choses. Je compris que les hommes sont méchants, et mon cœur, exempt de souillures, mon cœur pur, mon cœur ingénu, s'emplit soudain contre eux de rancœurs irréconciliables. Pincé ainsi qu'en un étou

entre ces deux êtres infâmes, également acharnés, et cela sans aucun motif, à me voler l'innocent plaisir que je goûte à faire chanter au clavier les inspirations de Loïsa Puget, j'imaginai soudain de neutraliser ces forces et de les réduire à néant par l'application du principe *similia similibus*.

- Enlevez l'instrument ; je n'en veux plus ! criai-je au loueur de pianos.

- Je m'y oppose ! hurla aussitôt le concierge.

- Je m'en emparerai pourtant, dit le premier, car il garantit ma créance.

- Je vous en empêcherai, répliqua le second, par toutes les voies de droit et même d'injustice, car il me répond du loyer.

Et voilà trois ans que cela dure ; trois ans que ces deux imbéciles, victimes de leur complicité, disputent d'une propriété dont je suis le seul à jouir et vocifèrent : « ce piano est mon bien » avec un touchant unisson, cependant que moi, désormais désintéressé, je joue de la musique pour rien, sur un piano qui se trouve ne plus être à personne, en louant la sagesse du Seigneur Notre Dieu, qui a su faire de la bêtise insondable des hommes un contrepoint à leur surprenante méchanceté.

**FIN**